

Livre Second :
Ainsi s'achève le mythe
Version rose

Table des matières

Chapitre XIV : Enfin vint le tournoi.....	3
Chapitre XV : Le dîner aux chandelles	9
Chapitre XVI : Faire l'amour	16
Chapitre XVII : Retour projeté à Étrépigny	21
Chapitre XVIII : Je t'ai enfin trouvé, trésor !.....	27
Chapitre XIX : Et à la fin... ..	32

Chapitre XIV : Enfin vint le tournoi

Il y a des jours gracieux, où l'on ferait bien de ne pas rester au lit. Il y a dans l'air un je ne sais quoi de printanier- : le pays est en paix, on se sent d'humeur allègre, l'être aimé vous sourit, l'appétit vous chatouille sans que la famine menace, vous n'avez pas d'âge : en bref, tout vous réussit.

N'en déplaise aux pisse-vinaigres, il s'agit évidemment d'en profiter le mieux et le plus vite possible, car la chance, pour la plupart d'entre nous, est un état aussi passager que trompeur (ainsi que nous aimons à le répéter aux lecteurs distraits, pour qui l'exemple donné par le sieur Norbert Lachassaigne ne suffit pas).

Ce jour-là donc, Norbert ne boudait pas son plaisir. La première rencontre avait été une formalité. Norbert avait emporté la manche sans perdre une seule chasse. Tout s'était déroulé comme dans un rêve.

À l'opposé de la pratique courante et attendue, qui consistait à tenir son manche raide et dressé, Norbert accompagnait chacun de ses coups de raquette d'un petit tournemain, ce qui donnait à l'éteuf frappé une accélération difficilement prévisible et le faisait s'écraser sans rebond sur le sol. Selon le plan convenu avec Justin, Norbert misait sur la surprise. Il livrait mou et tapait court, sans tenter de faire rebondir l'éteuf sur les toits ou les murs, sans viser particulièrement la grille ou la cloche, se contentant, sans stratégie apparente, de renvoyer à son adversaire. Celui-ci, surpris par cette posture inattendue, n'avait pas eu le temps de trouver la parade qu'il s'était trouvé éliminé.



Norbert était sorti du court sous les acclamations, après seulement quinze minutes de confrontation. Ses deux adversaires suivants subirent le même sort, à peu de choses près. En trois courtes parties, Norbert avait gagné le cœur du public et l'adoration des parieurs. Notre homme était sur un petit nuage. Mais cela était sans doute encore plus redevable au fait que lorsqu'il

s'était présenté à l'inscription, il avait clairement reconnu, parmi les organisateurs, Fonterelle, le contremaître qui l'avait démasqué et qu'il croyait avoir tué, en lui fracassant le crâne. Ainsi, cette crapule n'était pas morte. Il n'était donc pas un assassin ! Dans le soulagement qu'il en éprouva immédiatement, Norbert comprit alors que le sentiment de culpabilité qu'il avait nourri durant près d'un an tenait également son origine dans le meurtre qu'il croyait avoir commis, au mépris de toute la volonté qu'il avait mise à se disculper de l'horrible pulsion.

Pris d'une confiance incompréhensible envers sa bonne étoile, Norbert avait joué le tout pour le tout et était allé s'enregistrer auprès du contremaître. Celui-ci n'avait visiblement pas gagné en finesse depuis sa mésaventure. Fonterelle s'exprimait toujours sur le même ton rogue, et il ne l'avait pas démasqué. À sa décharge, l'étonnante métamorphose de Norbert, qui, reposé, avait repris le poids perdu lors de sa grande aventure et arborait maintenant, après les avoir perdus d'un coup, une barbe et des cheveux parfaitement blancs, séquelle de ses tourments durant sa maladie hivernale.



Cette étonnante métamorphose physique ne l'avait pas fait se sentir plus vieux. Norbert n'était pas encore à s'irriter d'un latinisme patoisant, à s'indigner qu'on n'usât point d'un imparfait du subjonctif et à prendre plaisir à s'emmitoufler d'une robe de chambre pour goûter le confort d'un intérieur bourgeois... Que du contraire ! D'abord, il avait été ravi de recouvrer sa toison – même s'il avait maintenant le poil blanc, au moins avait-il du poil –, ensuite il avait constaté, en se promenant dans Marseille, que cela n'altérait en rien sa faculté d'attirer des regards accrocheurs. Norbert paraissait encore jeune, alors que sa chevelure en faisait un homme assis, prestigieux ; à l'instar de qui chasse dans les lisières, cette ubiquité serait un avantage pour le séducteur qu'il était (car Norbert n'en avait pas encore profité : l'assurance de plaire lui suffisait, ne voulant rien distraire de son objectif).

Norbert était en pleine confiance. Il croyait en sa bonne étoile. Comment cela lui était-il venu, après tout ce qu'il avait vécu ? Il n'en savait rien. Il se souvenait du grand désespoir qui s'était emparé de lui durant l'hiver

précédent, et d'une longue remontée vers le printemps. Qui avait été superbe, s'annonçant par la floraison, dans l'atrium du Baignoir, d'une glycine, dont les corolles pourpres lui caressèrent les cheveux lorsqu'il avait fait sa première sortie. Le parfum l'avait fait renaître à la vie.

Ébloui, il avait commencé par fermer les yeux, humer profondément. Il lui avait bientôt sembler sentir les fragrances florales raboter ses narines encroûtées ; c'était presque une sensation brutale, mais c'était également une révélation. Norbert n'avait pas rouvert les yeux tout de suite, jusqu'à entendre un léger bourdonnement. Lentement, son regard accompagna alors le vol erratique et lent d'un bourdon, gros pataud volant, trapu comme un bouledogue, qui passait d'une corolle l'autre. L'homme le suivit durant quelques secondes. L'insecte s'en émut-il ? Celui qui paraissait pataud raidit son vol et, telle un trait de flèche, disparut. Alors Norbert entendit le merle et, presque aussitôt, le bruit de fond du quartier parut à ses oreilles. La vie éclatait de partout. Il en faisait encore partie, c'était une chose magnifique. Il en avait conçu un optimisme qui n'avait plus été ébranlé par la suite, et cet optimisme prenait sa source dans l'absolue confiance qu'il avait de récupérer Antoine au terme de cette dernière épreuve. Comme la chance ne lui avait jamais souri (mis à part peut-être le fait appréciable qu'il était à présent vivant, en bonne santé et riche), il était persuadé qu'elle ne pouvait manquer l'ultime rendez-vous.

Et visiblement, la chance était de la partie. Trois manches, trois tirages au sort favorables, des joueurs surpris... Une sinécure. De surcroît, Norbert se rendait compte que ses victoires n'avaient pas tenu qu'à la chance : il ne s'était pas contenté de faire déjouer son adversaire, il avait également été rechercher deux ou trois balles vicieuses et provoqué les applaudissements.

Toute la journée, les parties se succédèrent à un rythme effréné : sitôt que deux joueurs avaient fini, deux autres prenaient la place. Norbert fut encore appelé deux fois. Comme les parties étaient raccourcies, il était crucial de disposer du premier service ; par chance, Norbert fut encore favorisé et remporta les deux confrontations. Il y a des jours, se disait-il, profitons-en, le tournoi est encore long.



Comme on s’y attendait, l’enjeu avait aiguisé les appétits : une quarantaine de paumistes avaient relevé le défi, quelques-uns des meilleurs joueurs du royaume avaient fait le déplacement. Cependant, le favori du tournoi restait incontestablement Sir James Fortescue, duc de Glenfyfy, grand chevalier de l’ordre du Chardon d’Or. L’homme était le meilleur joueur de sa génération. Il était craint comme la foudre et avait remporté les trois tournois que la Marquise avait précédemment organisés. Le prestigieux écossais ne vivait que pour son sport (et les généreux gains que ses victoires lui garantissaient). Il était réputé pour la finesse de son jeu, son incroyable palette de coups et, plus anecdotiquement, un caractère épouvantable qui le portait à s’emporter en cas de difficulté. On ne comptait plus les incartades, les raquettes brisées, les joueurs ou les spectateurs insultés. La légende rapportait qu’il devait son exil sur le continent non pas à son catholicisme mais bien au fait que, dérangé au cours d’une rencontre par une arrivée intempestive, il s’était rué sur l’impétrante afin de lui faire manger sa raquette ; or l’impétrante était la reine d’Angleterre (qui clémentine, se contenta de le bannir, pour prix des deux dents qu’elle avait perdu dans le malentendu).

Les excès de Sir Fortescue faisaient partie de sa légende. Voir le bouillant joueur en péril de défaite, c’était la garantie d’un spectacle total, car il élevait alors le niveau de son jeu à l’exact inverse de son comportement. Et c’était au croisement de ces deux courbes que résidait son génie, comme s’il allait chercher dans la bassesse les ressorts de son art, comme si la vulgarité était le prix à payer pour ses coups fantastiques, comme si son manque de sportivité était la verrue de son perfectionnisme. Du reste, le public ne lui en tenait pas rigueur et adorait ses fantaisies.

Au vu du grand nombre de participants, il avait été décidé que le tournoi se déroulerait sur trois journées, deux journées éliminatoires et la journée consacrée à la finale, qui serait seule jouée en trois manches gagnantes. Ce furent durant ces trois jours des hourras, des bousculades, des courses effrénées vers le parieur ou la chaise libre. La galerie étant trop petite pour accueillir les centaines de spectateurs, on se pressait à l’extérieur. Gonflée

comme une outre, la grand-rue de Montmaur, seule artère d'importance du bourg, vibrat aux exploits des joueurs, dans une odeur de beignets frits. On s'y répétait l'évolution du score et, comme un écho aux exploits des joueurs, on poussait des hurlements décalés à l'annonce d'un retournement de situation. À l'écart du château, dans les pâtures qui s'étendaient vers le lit de la rivière, on avait dessiné deux terrains de longue paume, où le petit peuple jouait à mains nues. On y accédait par une rangée de roulottes et de boutiques improvisées.

Norbert s'était hasardé une ou deux fois à traverser cette masse en ébullition. Tout cette activité lui semblait sympathique mais il avait développé, depuis ses mésaventures, un certain sentiment de crainte par rapport à la foule. Il préférait se tenir à l'écart, dans une remise que Madame la Marquise avait mise à disposition des joueurs en lice. Avant de s'affronter, les joueurs qui pouvaient encore espérer l'emporter s'y reposaient, discutaient et s'alimentaient ensemble. Norbert était comme un coq en pâte et y tenait presque table d'hôtes, partageant généreusement ses victuailles. Norbert s'était laissé convaincre par Mathurine de respecter un régime particulier. Justin lui apportait des ragoûts divers, des pommes, des prunes, des crêpes salées et sucrées, des fruits secs, du vin.



Enfin, comme dans un rêve, comme la preuve éclatante que la chance lui souriait enfin. Vint le troisième jour et la finale. Norbert y accéda presque par hasard. Le sort lui avait été une fois de plus favorable, car les meilleurs joueurs s'étaient éliminés au cours de manches dantesques, qui les avaient éreintés, et que son adversaire pour la demi-finale avait déclaré forfait, en raison de violentes coliques. Ne se dressait plus qu'entre lui et la coupe que Sir James Fortescue, la légende.

Ce qu'il se passa alors fut inattendu. Dès l'entame de la partie, Norbert sembla avoir pris l'ascendant sur son adversaire. Il ne faisait aucun doute, à ses éclairs de génie, que Fortescue lui était largement supérieur mais celui-ci paraissait incapable de maintenir son niveau de jeu. L'homme sortait des coups incroyables et gâchait immédiatement les avantages acquis. Norbert,

survolté, ne se désunissait pas durant la tourmente, puis encaissait les points avec une satisfaction d'usurier. Les spectateurs, comme à l'accoutumée, avait pris le parti de David contre Goliath. Fortescue était sifflé, hué, Norbert, acclamé.

Ce fut un long combat haletant et dense, qui dura près de quatre heures. Le plus étonnant fut sans doute l'attitude de Fortescue, qui était invraisemblable : pas de contestations, pas d'insultes, pas de bris de raquettes ! L'irascible Écossais était sous l'éteignoir.

Lorsque Norbert acheva son tournoi sur un point gagnant, une immense clameur s'éleva du rang des spectateurs. Norbert, fou de joie, saluait la foule. Mais il n'avait toujours pas croisé le regard de Ninon, d'Antoine ou de La Pogne. Ce fut lorsque qu'il revint, porté en triomphe, dans la remise qu'il y trouva une invitation de la Marquise. En qualité de gagnant, la Marquise l'invitait à sa table, le soir-même.

Chapitre XV : Le dîner aux chandelles

Les deux laquais en grande tenue, la vaisselle fine et les chandeliers garnis de chandelles en cire d'abeille ne furent pas suffisants pour réchauffer l'atmosphère. Le dîner avait commencé dans une ambiance glaciale. La table avait été dressée dans la grande salle du château, froide et nue, pour deux personnes.

Norbert y était entré seul et installé à sa place d'un geste parfait du laquais le plus âgé. Son dîner avait commencé par une attente de quelques minutes.

Finalement, la marquise de Jussieu-Fronsac était arrivée vêtue d'une robe somptueuse, taillée dans un velours rose, rehaussé par des broderies d'or et de soie. Elle avait les épaules nues et les seins presque découverts, rehaussés par un corset terminant en pointe. Ses cheveux, coiffés en chignon, étincelaient des perles qu'on y avait semées. Cependant, malgré la richesse du décor et de son costume, il n'y avait aucune trace d'afféterie dans son attitude : elle semblait aussi naturelle que possible. Elle fit sa révérence, vint s'asseoir en face de Norbert, lui sourit et attendit.

Comme son commensal restait coi, elle vint appeler le maître d'hôtel, qui servit un numéro très réussi de présentation de plats et de vins fins. D'un geste, elle invita Norbert à manger et commença à picorer. Cependant son hôte ne se décidant ni à lui adresser la parole ni à manger, elle se hasarda :

– Vous n'avez pas faim ? Pourquoi ne touchez-vous pas à votre assiette ? Faut-il donc que j'y goûte devant vous pour vous rassurer ? Craignez-vous donc le poison ?

Norbert entendait une petite voix lui dire de ne surtout pas répondre à cette entrée en matière mais ce fut plus fort que lui. Il se redressa sur le fauteuil de sa chaise, sourit à Jussieu-Fronsac et opina du chef.

– Je vois, dit la Marquise, et pour ne rien vous celer, je vous comprends. À votre place...

Alors, dans un geste souple qui révélait son adresse féline, la marquise se leva de sa chaise et vint se placer dans le dos de Norbert. Celui-ci ne broncha pas et ne tourna pas la tête, mais ce fut au prix d'un grand courage, car il était persuadé qu'elle pouvait lui trancher la gorge à tout moment. La marquise se rapprocha encore. Penchée au-dessus de lui, elle posa une main sur l'épaule de Norbert, comme s'il y avait entre eux coutume de geste tendre. De l'autre main, elle se saisit de la fourchette en vermeil, piqua un morceau dans la daube odorante et le porta à la bouche. Elle en préleva une petite bouchée du bout des dents et, après quelques secondes, la belle marquise déclara que le seul reproche qu'on aurait pu faire à la viande serait d'être bientôt froide à force d'être délaissée. Mutine, elle tendit la même fourchette sous le nez de Norbert et la lui fit presque entrer de force dans la bouche.

– Là, c'est bon, vous pouvez être rassuré, dit-elle. Faut-il que je rejoigne ma place ou dois-je, à l'instar des oiseaux, continuer à vous servir la becquée ?

Norbert n'était évidemment pas en position pour répondre. Il avait un morceau de viande en bouche, personne devant lui et, s'il lui avait pris fantaisie de se retourner vers la Marquise, c'eût été au prix d'une indécatesse car ses yeux se seraient retrouvés fixés sur la poitrine de la belle.

La jeune femme accentua encore ses frôlements, finissant par poser ses deux mains sur les épaules de Norbert... Lui, alors, ne savait plus où se mettre. Peur, oui sans doute, mais pas d'être empoisonné : non, ce qui lui faisait peur, c'était de paraître ridicule devant tant de beauté. Privé de femme depuis quelques mois, il avait ressenti une extrême émotion en la voyant paraître, et il considérait avec effroi que sa culotte pouvait révéler son trouble car depuis qu'elle s'était approchée, il bandait comme un âne. C'était un scénario qu'il ne s'était pas figuré et qui le mettait en grand embarras.



À son grand soulagement, la marquise avait rejoint sa place. Norbert en profita pour se positionner de manière plus commode, car son sexe gonflé ne laissait aucun répit à l'étoffe.

– Me ferez-vous l'honneur de goûter ce que l'on vous a servi à boire ?

Norbert prit son verre et but une petite gorgée.

– Comment le trouvez-vous ? Pour ma part, il est tout à fait à mon goût. Savez-vous que c'est mon cher René de Triviers qui m'a initiée à ce plaisir ? Ttt ttt, ne niez pas, je connais les liens qui vous unissent, et vous savez sans doute la place qu'il a occupée dans ma vie... Vous ne dites rien ? Ah, très cher, je crois que voici venu la fin des faux-semblants : je sais qui vous êtes, je savais que vous participeriez à ce tournoi, même sous ce nom d'emprunt dont je n'ignore pas l'origine. Je sais pareillement que celui qui se faisait appeler Augustin Cronfestu est malheureusement mort. Je sais aussi que celui que je prenais pour le mien est en réalité votre fils, qu'il s'appelle Antoine et qu'il se languit chaque jour de vous revoir. Je sais tout, cher monsieur, et je peux vous affirmer que vous ne savez rien, ou pas grand-chose. Alors posez-moi toutes les questions que vous souhaitez, je suis là pour y répondre...

– Où est mon fils ?

– En sécurité. Vous le verrez bientôt, je vous l'assure. Cependant, j'ai pensé qu'il ne fallait pas brusquer les choses. Vous comprenez, Antoine a traversé une période difficile... Il pense que sa mère est morte et que vous l'avez abandonné. Il est parfois tellement... emporté. Il m'a fallu des mois pour venir à bout de sa colère d'abord, de sa méfiance ensuite... Je ne veux pas le brusquer, ou provoquer chez lui un émoi qui serait difficilement maîtrisable. Je voulais donc d'abord m'entretenir avec vous. Votre facile et brillante victoire, que j'espérais ardemment, m'en a offert le prétexte.

La marquise marqua une pause, accompagna du doigt une ciselure de son verre en but un court trait de vin, avec un claquement de langue digne du bas-monde.

– Voyez-vous, fit-elle, toute cette histoire repose sur un malentendu. Vous auriez dû vous présenter plus tôt... Ah, mais ce corset décidément m'étouffe et rend impossible toute conversation soutenue, je suffoque.

Brusquement, la marquise se releva et alla présenter son dos à Norbert.

– Voudriez-vous m'obliger ? Délacez je vous prie cet objet qui m'opresse, je ne puis supporter le corset plus d'une demi-heure !

Tétanisé, Norbert s'exécuta. Tentant de se concentrer sur sa tâche, il délaça le cordon de soie qui serrait le corset en s'efforçant de ne rien relever de ce qui le troublait chez la marquise : un cou long et puissant, mis en valeur par les cheveux relevés, inséré sur des épaules qui semblaient aussi souples que robustes. La belle, en sa maturité, éclatait de vigueur et de beauté. Norbert dut s'y reprendre à deux fois pour atteindre son objectif, et ce fut au prix de la toucher, car il dut glisser ses doigts entre la peau et le corset.

– Ah, c'est mieux comme ça ! Je vous félicite, monsieur, vous avez bien fait les choses. Vous êtes doué pour déshabiller les femmes ! Mais ce n'est pas le propos : où en étions-nous ?

– Nous parlions de mon fils... Vous semblez l'avoir trouvé bien difficile.

– Certes. Mais on ne peut pas lui en tenir rigueur. N'est-ce pas difficile d'être arraché à sa famille ? Oh, mon cher monsieur, ne le prenez pas pour vous : je sais également ce que c'est. J'ai vécu plus de dix ans chez les flibustiers... Savez-vous que mes parents ont été tués devant moi, petite fille ? Sans Triviers... Ah lui, il aimait les enfants ! C'était un cœur en or. J'imagine que c'est lui qui m'a transmis ce goût. J'ai toujours aimé les enfants... mais je vous embête, vous aussi, vous aimez les enfants, votre parcours en atteste.

Norbert avait repris ses esprits. Il jeta un œil noir sur la marquise.

– Si nous allions au but, chère madame, répondez-moi franchement : Antoine est-il ici, et pourrai-je le voir ?

– Assurément. Il est céans, comme aurait dit Triviers en son apprentissage des bonnes manières à une petite fille difficile, bref il est bien ici dans ce château. Et demain, dès l'aube, je lui annoncerai votre arrivée. Vous serez alors libre de vos gestes. Vous pourrez repartir avec lui, en votre hôtel de Marseille, ou ailleurs, si bon vous semble, à Nieuport, par exemple... Nieuport, non ? Vous n'avez pas l'air convaincu. Marseille alors, chez vous, rue du Baignoir. On m'affirme que vous vous y plaisez, ayant effacé de votre présent les images de ce que vous n'y aimiez pas dans votre passé.

– Comment...

– Mais je vous le dis, mon cher, je sais qui vous êtes. Vous avez laissé derrière vous mon contremaître pour mort et une abbaye en flammes ! Pensez-vous donc que vous étiez passé inaperçu ?



– Pourquoi avoir enlevé mon fils ?

– Je ne savais pas que c'était votre fils. J'étais depuis plus de huit ans à la recherche du mien. C'est Veyrand qui seul responsable du fait. Je ne l'ai pas enlevé : j'ai repris un enfant que je croyais mien. Moi, si j'avais su ! Folle que j'étais, persuadée que vous étiez, Triviers et vous-même, complices de l'enlèvement ! Quant à la suite, je ne sais pas ce que Triviers avait imaginé mais, seriez-vous venu vous présenter tout de suite, je vous l'aurais rendu. Car quelques jours furent assez pour me rendre compte que j'avais été jouée... C'est à ce moment que j'ai commencé mes recherches... mais il m'a fallu beaucoup plus de temps pour vous identifier. Puis la préparation du tournoi. Et pour ne rien vous celer, malgré la profonde affection que je nourris pour Antoine, j'avais bien l'intention de me manifester. Ah, monsieur, car il n'y a pas un jour où je ne caresse l'espoir de revoir mon enfant, même si c'est hors de raison. Et donc, il m'est impossible de ne pas me mettre à votre place. Vous êtes courageux, inconscient également... C'est peut-être la même chose, en

tous les cas, c'est admirable. Ce n'est pas mon affaire de vous le dire, mais vous l'avez bien mérité !

-Et vous, qu'allez-vous faire alors ?

La marquise partit d'un petit rire navré.

– Oh moi, vous savez, c'est sans importance. Disons que ce château va me sembler bien vide sans ce bon petit diable. Viendrez-vous me visiter ? Je ne puis que l'espérer...

Le silence se fit. Norbert osait à peine regarder la marquise, dont les yeux se baignèrent bientôt de larmes contenues.

– Je vais vieillir seule, j'en sens déjà les prémices en mon corps, ne protestez pas, c'est notre destin commun. La sénescence s'installera, sournoise ; je penserai aux jours pleins avec une nostalgie qui aboutira sans doute à l'apaisement. Je penserai à Henri, mon fils, à Antoine, que je crus mien. Viendrez-vous me le montrer ? Aurais-je de ses nouvelles ? Comme il va me manquer ! Ah, mais je suis cependant si heureuse pour lui. La vie n'est pas facile, il faut parfois savoir s'effacer. Oh, comme je m'en veux de toute cette histoire.

– Madame, vous avez enlevé mon fils et vous m'avez livré à votre tueur, avec instruction de nous occire, Augustin et moi !

– Augustin ? Ah oui, René. C'est vrai : j'étais aveuglée par un désir de vengeance et je vous prenais pour les affidés de Veyrand... Mais dites-moi, chez monsieur, dites-moi une chose avant de me faire le moindre reproche... Durant tout ce temps où vous m'avez poursuivie, au prétexte que je vous avais volé votre enfant, durant toute cette année, pourriez-vous m'affirmer que jamais vous ne m'avez souhaité le même sort ? On vous vole votre enfant, monsieur, et vous êtes une bête sauvage. Vous même étiez prêt au meurtre s'il était échu. Je le fus tout également, il est vrai, et je ne cherche en aucun cas à vous le dissimuler ! Et à ce que je sache, vous n'êtes pas mort !

– J’y ai laissé trois dents, tout de même ! dit Norbert avec un sourire malicieux.

– Connaissez-vous monsieur Fauchard ? C’est notre spécialiste des dents. Il fait des merveilles. Je peux vous recommander. Je prendrai vos frais à ma charge.

– Je vous remercie. Cependant ce n’est pas précisément un sujet que je voulais évoquer avec vous.

La marquise de Jussieu-Fronsac quitta encore la table. Elle vint s’asseoir auprès de Norbert, en posant une fesse sur la table, comme si elle montait en amazone. Plus troublante que jamais, elle jeta un regard distrait à l’argenterie et aux mets, maintenant froids. Comme si c’était la réponse à la longue délibération intérieure que Norbert lisait en elle, elle s’empara d’une petite fourchette et planta dans sa bouche un demi-abricot confit – puis elle vint s’asseoir sur les genoux de Norbert. En l’espace d’une seconde, elle l’enlaça et lui octroya un baiser appuyé. Comme l’homme se laissait faire, elle introduisit sa langue dans sa bouche, en furetant dans tous les coins. Pris de vertige, Norbert sentit une grande bouffée de chaleur l’envahir et il se fit la réflexion, qu’il jugea aussitôt idiote, qu’il adorait l’abricot. La main ferme de Christine de Jussieu-Fronsac, posée sur son entrejambe, lui révéla un retour d’érection.

– Je propose que nous remettions la suite de cette discussion à demain, conclut-elle, nous avons présentement d’autres choses de la première urgence à nous dire. Suivez-moi.

Chapitre XVI : Faire l'amour

Si, à ce moment précis du drame dont nous tentons humblement, aidé par le lecteur, encouragé par la lectrice, de former l'écheveau, on avait pu interroger séparément Norbert Lachassaigne et Christine de Jussieu-Fronsac sur le premier mot qui leur venait à l'esprit, sans doute les deux eussent-ils répondu que c'était fusion, et cette unanimité eut témoigné de leur sincérité et de l'étrangeté du lien qui les unissait tout à coup. À proprement parler, ils n'eussent pas évoqué la rencontre de deux personnes que tout devait séparer, mais la troublante unicité de la passion, qui est à l'égoïsme ce que la reconnaissance de l'altérité est à l'amour.

La passion foudroyante les avait saisis comme l'aigle la marmotte et les emportait maintenant vers des paysages inconnus, aux points de vue saisissants et vertigineux. À quelques instants, la conscience de leurs individualités les reprenait, par exemple lorsque leurs corps harassés par les exercices propres à l'amour les laissaient essoufflés et pantelants, ou que le plaisir spécifique à leur sexe les distrayait un moment de la satisfaction et de l'exploration de celui qui leur était offert, mais bien vite, les deux amants communiaient dans l'extase de la possession de l'autre et convolaient derechef vers une gémellité parfaite. Comment cela était-il advenu ? Nul ne le savait – la question les aurait d'ailleurs fait rire : ils étaient à un stade de sentiment où ils n'éprouvaient nul besoin de justifier, d'inventer ou de donner une cohérence à ce qui leur arrivait. Comme le nouveau-né qui pousse son premier cri et, étant tout instinct, s'abouche au sein maternel les yeux fermés, ils étaient innocents de leurs sentiments et de leur histoire ; ce qui leur arrivait d'extraordinaire leur semblait évident et, pour tout dire, relevant de la seule logique possible. Le temps même semblait avoir pris des contours étranges, en cela qu'il n'était plus dissocié entre le passé, le présent et le futur, puisque ces trois abstractions commodes et imprécises s'estompaient dans un isotrope où seule la vérité unique dictait ses lois élastiques – rien qui ne s'établisse ou qui ne dure : la marche du temps s'était suspendue au moment précis de leur fusion, comme une parenthèse. Il y avait eu un avant, bien sûr, qui était leur

passé d'orphelins de l'autre, mais il n'en subsistait rien que l'idée d'une vague errance, en quelque sorte un état antérieur où ils n'auraient pas plus été eux-mêmes que l'homme contemplant l'embryon qu'il a été; il y aurait peut-être un après, mais cela leur était inutile puisque une projection dans l'idéal n'eût rien apporté à leur félicité; quant au présent, aboli par le licenciement des deux sentinelles qui l'emprisonnent et le torturent, il était rendu à son immanence et flottait, irrésolu et sans conscience, entre l'espace et le temps.



Cependant, il n'y avait rien que de concret autour des deux amants. Si leurs têtes, leurs cœurs et leurs sexes lévitaient dans des ouates ineffables, ils ne semblaient pas s'en rendre compte. Les deux amants gardaient une idée très précise de leurs vies et de leurs nécessités. En premier lieu, ils se partagèrent Antoine.

Par un étrange processus d'attachement, le jeune garçon, après avoir lutté contre l'oubli et l'abandon de toutes ses forces, était maintenant relié à son ancienne ravisseuse par un lien indéfectible. Il en allait également pour La Pogne, qui lui passait tous ses caprices et manifestait envers lui une patience qu'on n'eût jamais soupçonnée. Le petit garçon semblait avoir intégré que sa nouvelle mère était dorénavant la Marquise de Jussieu-Fronsac, au point qu'il l'avait à plusieurs reprises et en présence de son père appelé de la sorte.

Un moment gêné par le souvenir de Margriet, Norbert en avait hypocritement pris son parti et ne voyait plus que des avantages dans l'oblitération de la figure maternelle historique. Dans le fond, cela ne le dérangeait pas d'être définitivement débarrassé du souvenir de la vraie mère d'Antoine, car si Norbert était un homme d'une fidélité exemplaire à ses principes et à ses engagements, il était paradoxalement capable de faire un trait aussi définitif que subit sur des choses ou des personnes qui avaient cessé de l'intéresser. Et si Antoine était fait du même bois que lui? C'était son fils après tout. L'interrogation et la réponse étant fort commodes, il s'en contenta une fois pour toutes. De la sorte, Margriet fut une seconde fois enterrée à la va-vite,

oubliée, reléguée dans les oubliettes de la mémoire. Antoine ne sembla pas en souffrir, il ne posa d'ailleurs jamais aucune question à ce sujet, tout à la joie de pouvoir profiter de son père et de celle qu'il appelait sa mère.



Tendre et souriante dans ses robes de taffetas, la marquise de Montmaur retrouvait avec délectation les satisfactions de l'amour maternel. L'arrivée de Norbert, qui ne lui tenait pas grief des avanies subies (non par grandeur d'âme, d'ailleurs, mais tout simplement car il était incapable d'éprouver la moindre rancune), l'absolvait de sa mauvaise conscience et lui garantissait des sentiments sans arrière-pensée. Il y avait donc moyen de vivre en paix avec son passé ! Elle regardait en son miroir la tête de mort qu'elle avait fait graver sur le flanc de son sein gauche comme un souvenir amusant d'un caprice qu'elle était loin d'approuver aujourd'hui. "Il faudra, se disait-il, que j'y ajoute deux roses qui l'étoufferont comme mes mauvais démons le furent quand la vie me rendit enfin ce qui se dérobaît toujours." L'une s'appellerait Norbert, et l'autre, Antoine.

Par conséquent, Ninon la Mort ne hantait plus les sombres couloirs du château. Cela était pour la jeune femme une grande libération, car Christine de Jussieu-Fronsac était sans doute la personne au monde qui détestait le plus Ninon la Mort. En effet, il y avait toujours eu dans l'ombre de la tueuse une petite cendrillon en larmes, qui n'osait éponger le sang versé, de peur d'être découverte (ce qui eût décuplé la cruauté de Ninon la Mort, elle le savait parfaitement). Ninon partie, Christine de Jussieu-Fronsac pouvait donc enfin aimer sans douter, risquer sans craindre, étreindre sans briser ; elle ne s'en privait pas et cela lui conférait une force qu'elle ne soupçonnait pas. Elle se souvenait alors avec émotion des leçons de son cher Triviers, qui avait toujours professé qu'il n'y avait de grandeur que dans la bonté, de bonheur que dans l'élégance ; il lui semblait que Norbert lui avait été envoyé pour le lui rappeler.

Du reste, elle n'y pensait pas en ces termes, claquemurée dans son bonheur.



Il en alla de même de Norbert Lachassaigne que pour Margriet ou Ninon la Mort. Une semaine après leur coup de foudre, Madame la Marquise reçut la visite d'un sien informateur marseillais. Celui-ci l'informa que le sieur Norbert Lachassaigne avait été désigné comme coupable de l'incendie de l'abbaye de Saint-Bernardin. Il était activement recherché et tous ses biens, y compris ses nombreux domaines, avaient été saisis en vue d'être vendus dans le cadre des mesures attendues de réparation, puisqu'on estimait le coût de la reconstruction à une somme avoisinant le million de livres... Norbert se félicita de s'être déplacé à Gap en vue du tournoi : cela lui avait sans nul doute évité l'arrestation. "Cela t'allait très bien de t'appeler Rebuffat, lui avait dit la marquise, et nous pourrions également te choisir un nouveau prénom, pour plus de sécurité." Mais Norbert refusa tout net, arguant du fait que c'était la seule chose qui lui restait de ses vrais parents.

La Marquise de Jussieu-Fronsac fit alors appeler tous les hommes de loi qu'elle tenait sous sa coupe, afin qu'ils fabriquassent en grand nombre et en formes variées toute une série de documents entérinant l'existence de Norbert Rébuffat, né en l'an de grâce 1694 à Pignerol et diplômé de la faculté de médecine de Bologne. Ce maquillage les tint une quinzaine, ce qui fut l'occasion pour les deux amants de fous rires mémorables, nés de la nécessité d'inventer un passé au soi-disant carabin savoyard.

C'est ainsi qu'en quelques jours, Norbert Lachassaigne disparut définitivement de la circulation.

Afin d'éviter toute indiscretion, Justin et Mathurine entrèrent au service de Montmaur, en qualité de contremaître (le précédent, un nommé Fonterelle, ayant aussi mystérieusement que rapidement disparu) et de cuisinière. Quant au petit Augustin, il fut placé avec sa mère dans le village voisin de Furmeyer, où elle s'employa à des travaux de couture : il était convenu que le petit garçon resterait à ses côtés jusqu'au moment où il serait en âge de scolarité, aux alentours de sa huitième année. Seule infidélité à la Marquise, Norbert ne

pouvait s'empêcher, une fois ou deux par semaine, d'aller visiter l'enfant. Puis, un mois plus tard, dans la chapelle du château, on fit célébrer des épousailles discrètes : Norbert Rébuffat était maintenant et très officiellement l'époux de la marquise Christine de Jussieu-Fronsac, châtelaine de Montmaur. Dans les choses de l'amour on peut s'attendre à tout, même à ce qui touche au miracle.

Chapitre XVII : Retour projeté à Étrépigny

Dans un profond ravissement, Norbert entendit la voix flûtée de la femme qu'il aimait commencer à lire sur un ton monocorde :

Madame,

Je ne sais en quelle disposition d'esprit envers lui cette lettre vous trouvera mais je me dois de vous annoncer – si vous l'ignoriez encore – le décès de René de Triviers. (Christine fit une pause, afin de stabiliser sa voix, légèrement voilée à cet instant.)

Monsieur de Triviers m'a chargé de vous transmettre certaines affaires qu'il avait cru bon de vous confier en héritage, affaires qu'il tenait lui-même de son père, le chevalier de Grammont et dont je ne pourrais vous éclairer que de vive voix. Si d'aventure vous avez une idée de ce qu'il est advenu à l'homme qui l'accompagnait, je vous demande de le prier de se joindre à vous. (Christine jeta un sourire à son amant.)

Je me tiens à votre disposition en mon domaine d'Étrépigny, non loin de Charleville. Je vous prie de garder la plus grande discrétion sur cette affaire. Faites vite car mes jours sont comptés.

Christine de Jussieu-Fronsac cessa sa lecture et tourna son regard vers Norbert. Elle reposa la lettre sur le bureau. Norbert était assis juste en face d'elle, dans la posture qu'elle commençait à lui connaître. Il fit balancer sa chaise sur les deux pieds arrière, en s'appuyant sur les accoudoirs, chercha le point d'équilibre avant d'atterrir lourdement. Il se caressa le menton, jeta les yeux au plafond, prit une large respiration et déclara :

– C'est signé ?

– Oui, mais je sais de qui cela provient. Il s'agit d'un vieil ami de René, qu'on appelle Tape-à-Gaille. Je l'ai vu à quelques reprises. Il officie pour nous comme recruteur. René le tenait en grande estime. Je crois que c'était un ancien compagnon d'armes de son père.

– C’est ça, dit Norbert, je l’ai rencontré moi aussi. C’était avec Augustin – enfin René...

– Norbert, je dois te dire quelque chose... Il y avait une deuxième lettre. Cette lettre m’informait de la mort de Veyrand. Et il y avait un autre document qui l’accompagnait.

– Te voilà très mystérieuse mais... je crois que j’ai compris.

– Tu sais ? C’est toi qui fais le mystérieux, plutôt.

– Augustin m’en avait parlé. Si c’est ce que je pense, cela l’amusait beaucoup. Quant à Tape-à-Gaille, c’est moi qui l’ai prévenu de la mort de René, mais il ne peut savoir où je me trouve. Il ne me surprend guère qu’à tout hasard il s’en remette à toi, si bien renseignée d’ordinaire, sourit-il béatement.

Piquée au vif par la révélation, Christine de Jussieu-Fronsac ne put réprimer un sourire plus narquois.

– Cela pourrait être dangereux pour toi. J’aime l’argent, tu sais. Et il y a beaucoup d’excitation à viser un but... plus prestigieux.

Norbert se tâta le menton du bout des doigts et se redressa brusquement.

– De l’argent, tu en as. C’est moi qui suis à nouveau impécunieux. Je ne reverrai jamais un sol de l’héritage de mes parents, encore moins avec mon nouveau nom.

– Mais mon argent est le tien, très cher. Tu en disposes. Je ne m’intéresse qu’à l’acquérir ; le garder ne m’intéresse pas.

– Il te reste des reliefs de vieille noblesse, mon amour. Mais... Veyrand, il est mort ? Cela est-il un fait certain ?

– Le fripon a été passé à la planche. Les requins ont fini la besogne. Bonne affaire, en somme. C’était une mauvaise étoile.

– Personne ne peut le pleurer. Enfin, peut-être notre René-Augustin, ...

– Il t’avait parlé du trésor, alors, René ?

– Évidemment. Enfin, trésor, c’est un mot excessif. Il s’agissait du magot de son père. Il ne s’agit pas d’un plein coffre ! Quand Grammont revenait au pays, il y cachait une partie de ses avoirs en cas de coup dur ou de nécessité.

- Que sais-tu exactement, Norbert ?
- Mais tout, pardi ! Je connais l'existence des trois manuscrits, la clef qui permet de les décrypter. Et je sais ce qu'on y décrypterait car je sais où est le magot !
- Tu peux me le prouver ? Enfin je veux dire que si je te montre les manuscrits, tu peux en révéler le secret ?
- Je l'affirme, en effet. Donne-les-moi, je puis sans peine te le prouver.

Ninon se leva de son siège et alla ouvrir le tiroir d'un petit meuble où elle rangeait sa correspondance.

- Voici les fameux manuscrits, dit-elle. Il y en a trois maintenant. Je tiens dans cette main le dernier de la série. Il était en possession de Veyrand et je ne le connaissais pas. Tiens, lis.

*Joins-y les deux premières dissipe le Néant
Creuses des tombes sinistres à répéter Mort de l'Amour.
Ad libitum restent la prime et quarte.*

Christine arracha à demi le papier que Norbert venait de lire, dans un petit geste agacé. Elle indiqua à Norbert qu'elle se trompait de manuscrit. Celui qu'il venait de lire était celui qui était en sa possession depuis longtemps et que Veyrand ne connaissait pas. "Je l'ai pris à La Buse. Il s'en fichait. Il détestait Grammont. Il savait que je l'avais pris... Tu sais, je me doute que le trésor n'est pas sans fond. Tous les flibustiers cachent tout ou partie de leurs richesses, comme les écureuils, et pensent qu'on ne pourra jamais les déterrer. Et jamais tout leur magot à un seul endroit : ce serait risqué. Mais ça m'excitait de le trouver. Veyrand, c'était son obsession. Plutôt que de courir sus à l'Espagnol, de vivre de bonnes prises, il a passé son temps à chercher. Il n'a jamais trouvé. Il ne pouvait pas comprendre. Toi tu sais qu'il y a trois manuscrits, car René te l'a dit, mais Veyrand l'ignorait."



Norbert se redressa et vint caler ses coudes sur ses genoux, le buste penché en avant, les yeux plantés dans ceux de sa bien-aimée, il s'octroya un moment de silence avant de parler.

– Je veux la moitié.

– Comment ?

– La moitié, je veux la moitié du petit pactole. C'est très simple, il me faut la moitié car je n'ai plus d'argent. Je dois veiller à mes enfants, penser à l'avenir. Si j'ai la moitié, cela me suffit.

– Tu me proposes un marché ?

– Non, Christine, ce n'est pas un marché que je propose ; c'est un partage.



Norbert regarda fixement Christine dans les yeux et poursuivit :

– Et s'il t'arrivait quelque chose ? Tu as vu ce qui m'est arrivé avec Saint-Bernardin. Tous mes biens ont été saisis et j'attends qu'on me pendre. J'ai besoin de pouvoir me retourner en cas de problème.

– Mais tu sais où est caché ce trésor ?

– Oui, je te le répète.

– Et pourquoi ne l'as-tu pas récupéré, si c'était si simple ?

– Ah ça. Eh bien, d'une part je n'en avais pas besoin, d'autre part, c'était une promesse que j'avais faite à René, sur son lit de mort. Or j'essaie toujours de tenir mes promesses. Et puis, comme tu sais, ce n'était pas ma priorité.

– Et si je refusais ?

– Je serais libéré de ma promesse et j'irais le chercher seul. Et, revenu, je te proposerai la part qui te revient, soit la moitié.

– Mais tu n'as même pas les manuscrits !

– Je n'en ai pas besoin, te dis-je, je sais exactement où aller. Le tout est de faire vite.

Christine repoussa furtivement l'idée que Norbert lui tendait un piège. Elle ne voulait pas y penser. Depuis qu'il était entré dans sa vie, il y avait quelque

chose de nouveau en elle, et cette petite voix qui lui disait toujours de se méfier, de n'avoir confiance en personne, lui intimait maintenant l'ordre doux et vertigineux de se livrer entièrement à cet homme qu'elle ne connaissait que peu, mais qui lui semblait révéler la meilleure part qui était en elle, comme jadis le faisait René de Triviers.

– Je te donne tout, dit-elle, et je ne veux rien en échange, cela te va ?

– Non, la moitié me suffit. C'est à prendre ou à laisser, répondit Norbert dans un grand sourire.

– C'est d'accord. Mais tu me révèles le secret des manuscrits ! Et nous allons à deux retrouver Tape-à-Gaille. J'ai pensé qu'on pourrait se rendre à Chatou avec Antoine. Nous ferons le voyage pour Étrépy à deux, une fois qu'il sera installé. Toute cette agitation autour de Saint-Bernardin finirait par m'inquiéter, et mes affaires m'appellent à Paris, je pourrais attendre encore un peu avant de m'y rendre, mais l'occasion fait le larron, comme on dit.

– Impressionnant ! Tout est prévu !



Norbert prit Christine par la taille et l'enlaça. Un long baiser unit les deux amants. La jeune femme y mit un terme et glissa quelques mots à mi-voix à son amant.

– Je n'ai pas besoin de ce trésor, tu sais. Je suis riche pour cent vies tant que tu restes à mes côtés. Le reste m'importe peu. Oh, Norbert, je ne sais pas ce qui m'arrive, je me sens portée par une force irrésistible, qui m'enlève du sol et me rend meilleure, comme si j'étais touchée par la grâce. Ah, Norbert, je te dois cet état, je suis si heureuse ! Quand partons-nous ?

– Demain, si tu veux. Il ne faut pas traîner. La mauvaise saison arrive...

Christine sortit des bras qui l'enlaçaient. Elle tira sur le cordon qui la reliait à l'office. La Pogne arriva presque aussitôt.

– Ah, dit Ninon à son fidèle serviteur, te voilà, La Pogne. Fais préparer le départ, je te prie. Nous partons pour Chatou, où nous passerons la mauvaise

saison. Une petite escorte... pas plus de dix. Mathurine et Justin peuvent rester ici s'ils le souhaitent. Nous nous dirigerons plein nord.

– D'accord, boss.

– Fais savoir à Chatou que je veux qu'on prépare un voyage que nous ferons juste après, mais à trois seulement, Norbert, toi et moi. Nous irons à Étrépigny.

Chapitre XVIII : Je t'ai enfin trouvé, trésor !

C'est avec une pointe d'appréhension que Norbert, accompagné par la Marquise de Jussieu-Fronsac, passa sous le portail en fer forgé qui permettait de pénétrer dans le domaine. Petit domaine en réalité que celui de la Pichelotte : une gentilhommière en pierre de France, quelques dépendances dépareillées pour flanquer le bâtiment principal, enfin un jardin enclos par un haut mur de briques, traversé par un ruisseau qui avait donné son nom à l'ensemble et assurait l'irrigation du jardin potager.

Tape-à-Gaille s'y était installé à la suite d'un seigneur désargenté qui rêvait des Indes, près de quarante années auparavant. Depuis cette date, il n'avait presque plus jamais quitté son petit royaume, sinon pour de courtes escapades au service des Frères de la Flibuste. Il y avait vécu en la seule compagnie de Coco, son perroquet d'Amazonie, pour lequel on avait fait construire une grande serre. Il y restait durant des heures, abîmé dans une contemplation heureuse, tandis que l'oiseau voletait autour de lui. C'est dans cet état que Christine et Norbert le trouvèrent.

“Ah, fit-il en voyant Norbert, cela me fait quelque chose de vous rencontrer sans notre ami Augustin. Nous voilà à égalité, en somme ; j'ai perdu Meslier, vous n'avez plus Cronfestu ; il y a des pertes irréparables, n'est-ce-pas ?”



Norbert opina du chef. Il était étonné de la rapidité avec laquelle le vieux forban l'avait reconnu. Il n'en aurait pas pu dire autant, tant il avait du mal à se souvenir de tous les détails de leur unique rencontre. De plus, Tape-à-Gaille accusait maintenant tous les effets de l'âge, marchant voûté, à petits pas, et parlant avec la retenue désabusée de ceux qui économisent désormais ce qu'il leur reste de souffle.

– Je suis bien aise de vous voir, mes jours sont comptés, mon corps s'en va descendre où tout se désassemble. Connaissez-vous Ronsard ? Je n'ai plus

que les os, un squelette je semble... Ah, c'est admirable ! On dirait que le grand poète a écrit pour moi. Enfin, j'ai fait bonne route sous ce vieux soleil : j'ai aimé, j'ai été aimé, et j'ai profité tant que j'ai pu. Cela est bon comme cela. Je suis maintenant seul, mon heure a sonné... Seul le devenir de mon volatile me préoccupe encore...

– Allons, dit Norbert, je vous trouve en bonne forme...

– Bast, point de flatteries ou de mensonge médical : nous ne nous ferions pas honneur. Je sais ce que je dis et je n'ai pas peur, même si je crois, à l'instar de mon ami Meslier, que l'état qui m'attend ce tantôt n'est pas celui que les religieux décrivent. Du néant suis sorti, au néant je retourne : c'est bon comme cela. Et donc...

Tape-à-Gaille fit volte-face vers Christine.

– Et vous, Madame, qui ne dites rien, quelle beauté ! Vous souvenez-vous ? Nous nous vîmes pourtant à quelques occasions, mais vous étiez encore une enfant.

– Je me souviens, dit Christine, avec timidité.

– Ce cher Triviers, comme il vous aimait ! Mais – vous excuserez ma franchise – l'avez-vous revu avant sa mort ? En êtes-vous maintenant quitte de vos démons ou la colère vous habite-t-elle encore ? Oh, notez, je la comprends, vous avez connu bien des vicissitudes...

– Cela est passé, répondit Christine, en prenant la main de Norbert. J'ai maintenant de bonnes raisons de vivre.

– Oui, fit le vieux. Enfin, l'amour est toujours une chance autant qu'un fardeau. Prenez-en soin : il vous comble, vous emporte et vous grandit ; oubliez sa valeur : c'est un chien enragé qui vous mordra la main. Il faut persévérer, encore et encore. Persévérer dans la persévérance. Ah, vous n'en voudrez point à l'agonisant de faire des phrases. Mais suivez-moi, rentrons je vous prie, nous avons à causer.



“C’est bien cela : c’est bien le texte des trois manuscrits. Il n’y a rien de difficile à l’entendement, tout est écrit. Voyez : chaque tercet comprend trois vers bien distincts. Le premier indique le nombre et l’ordre de chacun des manuscrits : prime, seconde et tierce ; le deuxième comprend la résolution de l’énigme à proprement parler – nous y reviendrons – et le troisième les termes qu’il convient de privilégier. C’est ainsi que nous comprenons, pour le premier manuscrit, qu’il faut extraire le troisième, le sixième et le dixième terme du vers. Cela nous donne donc tierce pieds, sixte la et dixième Pichelotte... Pichelotte, qui est comme vous le savez le nom du ruisseau qui traverse ma propriété... Ce seul point suffisait à la résolution de l’énigme.”

Norbert glissa une œillade convenue à Christine, qui lui répondit d’un sourire. Tape-à-Gaille décryptait les manuscrits exactement comme il le lui avait montré.

– Donc, en procédant de la sorte, nous obtenons... Prime creuses ; second trois ; tierce pieds, quarte sinistres – qui signifie également à gauche, comme vous le savez sans doute, qui parlez l’occitan...

– Si je vous suis, il y a cependant un problème, dit Christine en souriant, je ne vois ni quinte, ni cinquième, pas plus qu’il n’y a d’octave ou de huitième...

– C’est bien exact. C’était une trouvaille de Triviers pour épaissir le mystère. Il faut bien lire “ad libitum restent la prime et quarte”, en d’autres mots, tant qu’il vous plaît prenez la première et la quatrième, vous comptez donc jusqu’à quatre et vous recommencez, cela vous donne de la sorte : quinte à ; sixte la; septième fontaine; huitième de; neuvième l, qui est l’élision de le ou de la, dixième Pichelotte. Cela nous donne “creuses trois pieds sinistres à la fontaine de la Pichelotte”. C’est pourtant simple, non ?

Les deux amants n’ayant répondu à cette dernière affirmation que par un sourire, Tape-à-Gaille continua :

“Certes, enfin, nous avons peur que cela soit par trop évident. De toute façon, Grammont, Triviers et moi-même connaissions l’endroit et n’avions pas besoin de cela. C’était un piège, comme vous le savez sans doute... Il s’agissait de

confondre les traîtres. Las, Grammont est disparu trop vite. Je suis devenu malgré moi le gardien d'un grand secret inutile. Enfin, cela m'a valu la satisfaction de jouir de cette merveilleuse propriété. Car ne haussez pas les sourcils d'étonnement, ici, je ne suis que le dépositaire, le prête-nom... C'est Grammont qui avait acheté la Pichelotte, qui appartient en réalité à René de Triviers. C'est lui qui a eu l'idée de la serre. Il avait dans l'idée d'y faire pousser des plantes... Sa mort est une perte irréparable pour la science des plantes. (Tape-à-Gaille se tourna vers Norbert.) Nous en sommes convenus à sa dernière visite, le trésor, du moins ce qu'il en reste, va à Christine ; quant à vous, Norbert, ce domaine est désormais vôtre. Votre ami y tenait beaucoup. Il se pensait responsable des malheurs qui se sont abattus sur vous. Je suis ravi de constater que les choses se sont un peu arrangées. Enfin, vous trouverez tous les papiers dans mon secrétaire. Quant au trésor, il faut que je vous dise quelque chose, mais allons d'abord exhumer ce que Grammont m'avait laissé... Cela représente tout de même des avoirs intéressants... Je sais que vous n'en avez pas besoin, Madame la Marquise, mais Triviers tenait tant à ce que vous en ayez possession et vous pourriez refaire vos écuries tant à Chatou qu'à Montmaur sans l'épuiser. René m'a également chargé d'un message pour vous. En réalité, ici ne réside qu'un part je dirai presque infime du trésor. Il y a ailleurs une pièce beaucoup plus prestigieuse. Un pectoral de grande valeur. Il s'agit d'une pièce unique, représentant le mariage du soleil et de la lune. C'est une pièce d'une valeur inestimable, ornée d'émeraudes et de rubis, que Grammont a dérobée aux Espagnols.

– Le pectoral de Cortès ! dit Ninon d'une voix rêveuse. Triviers m'en avait parlé mais il ne m'avait pas dit qu'elle était en sa possession. Je pensais que c'était une de ses inventions.

– Point du tout, ce bijou existe bel et bien. Mais Triviers n'était pas intéressé par la richesse. Il estimait qu'il avait assez pour vivre avec ce que je détenais. Et puis, il avait une raison particulière de ne pas s'en emparer. Enfin, en plus du fait que lui et moi étions les seuls à connaître l'endroit où Grammont l'avait caché.

– Mais quelle était cette raison ? intervint Norbert.

– Le pectoral de Cortès se trouve dans la tombe d'Isabelle de Grammont, la

mère de René de Triviers. Elle est enterrée dans la chapelle que le général a fait construire pour elle. C'est moi qui en ai supervisé la construction, quelques années après sa mort. Cette chapelle est appelée Notre-Dame de l'Arbrisseau, en raison du petit tilleul que l'on y a planté. Elle se trouve à Salles, non loin de Chimay. Je pense qu'il est bon que vous le sachiez. Triviers voulait que ce fût le cas, d'ailleurs.

– Bien, fit Christine de Jussieu-Fronsac, je propose que nous nous rendions sur place. Cela fait maintenant trop longtemps que le pectoral de Cortès nous attend.

Chapitre XIX : Et à la fin...

“À la vérité, je me demande si toute cette histoire a encore un sens. Enfin, mon chéri, tu comprends, je veux dire que nous ne serons pas plus riches en mettant la main sur ce fameux bijou.”

Norbert, couché nu sur le lit, s’étira. Il commença par poser un baiser dans le creux du dos de son amante puis, délicatement, il lui mordilla la peau tandis qu’elle insistait : “Tu entends ce que je te dis ? Je me demande si c’est une bonne idée d’aller quérir ce bijou.” Norbert cessa sa tendre morsure et vint se replacer à côté de sa partenaire.

– Tu ne m’en voudras pas de penser que c’est là une réflexion de nanti. Mais c’est opportun de considérer que cela ne nous rendra peut-être pas plus heureux. Dans le fond, nous avons ce qu’il nous faut. Moi, je m’en fous en tout cas. Quant à déterrer un cadavre... les enterrer n’est déjà pas ce que je préfère dans l’existence, à dire vrai.

– Je ne sais pas ce qu’il m’a pris. J’aurais dû le dire à Tape-à-Gaille.

– Il n’est pas trop tard : sa chambre est à côté. Peu lui chaut, je pense. Sa mission est achevée, s’il en avait une. René lui a demandé de faire certaines choses, il les a faites, cela lui suffit pour partir serein.

– Tu crois que...

– Oui. Mais la réponse est toujours oui. Ce que je ne sais pas toujours, c’est quand. Mais il me semble assuré que le vieillard est au bout de son chemin. Il n’y a qu’à l’écouter. Je ne discerne aucune coquetterie dans l’annonce de sa disparition proche. C’est une affaire de jours, sinon d’heures.

– C’est étrange, on dirait qu’il n’a pas peur...

– Ce n’est pas une âme tourmentée. C’est un homme qui a accompagné tant de frères au tombeau, qui n’espère plus rien de la vie ; je crois qu’il est paisible. Il sait que son mal va s’arrêter. Sa mort est la fin de sa souffrance.

– Il va peut-être retrouver ceux qu’il a aimé...

– Ce n’est pas ce qu’il opine. Il partage les idées de son ami le feu curé, qui professait que Dieu était une invention humaine, au bénéfice des puissants et

à l'arrangement des lâches. Voilà le paradoxe : c'est sans doute maintenant, dans les heures qui précèdent son passage, qu'il peut à loisir convoquer son passé, c'est maintenant qu'il retrouve ceux qu'il a aimés, maintenant qu'ils sont auprès de lui. Voilà pourquoi il est serein : il est dégagé de tout ; il profite d'eux, en quelque sorte.

– Mais il va mourir, c'est tellement triste...

– Crois-tu ? La mort est souvent injuste, quand elle frappe trop tôt, mais lorsqu'elle couronne une vie bien remplie, elle en est aussi le point d'orgue. J'en ai déjà devisé avec lui, c'est ce qu'il pense. Il l'attend.

– Tu me dis qu'il n'a pas peur et qu'il n'est pas triste ?

– C'est du moins ce qu'il affirme. Et je ne vois pas de raison d'en douter.

Christine de Jussieu-Fronsac se leva d'un bond, éblouissante dans sa beauté nue. Norbert ne se lassait pas de la contempler, il aimait tout en elle.

– Tu t'en vas, dit-il, tu ne restes pas ?

– Il faut que je lui parle, dit-elle. Je m'habille.

– Dommage, répondit Norbert, mais je t'accompagne.



La main sur le montant, l'autre sur la poignée, Norbert ferma la fenêtre.

– Ah mes amis, s'il n'y avait cet épuisement, je l'eus fait moi-même. On ne devrait mourir qu'au printemps, les agonies seraient moins froides. Enfin, vous êtes bien aimable, allez, dit Tape-à-Gaille qui fit un petit signe de la main, puis la laissa retomber sur le drap. Norbert vint se replacer auprès du lit, à côté de Christine. Tendrement, il lui prit la main et lui tendit un mouchoir. La marquise ne cessait pas de pleurer. Cela lui avait pris lorsqu'elle était entrée dans la chambre, lorsqu'elle avait aperçu la petite tête bonnetée de Tape-à-Gaille, ratatiné sous ses couvertures.

– Excusez-moi, bredouillait-elle, excusez-moi, je ne sais pas ce qu'il m'arrive.

– Madame, il n'y a aucune raison de pleurer, je vous assure. Consolez-vous !

– C'est, c'est la première fois...

– Certes, vous n’eussiez pas votre parcours... Cela est peut-être cause de vos larmes, précisément...

– Mais ce n’était pas moi ! Ninon n’est plus. Vous le direz à René, n’est-ce pas, vous lui direz ?

– Mais comment voudriez-vous ? Je suis mourant, Madame, je ne le verrai bientôt plus. Vous, vous avez encore, tant qu’il vous restera un souffle de vie, vous aurez le loisir de le voir et de lui parler. Je ne peux rien emporter là où je vais, pas même la promesse de votre rédemption, puisque je me rends précisément nulle part.

– Et si c’était vrai, si le paradis existait, vous lui diriez ?

– Madame, si le paradis existait, je crois que je manifesterai mon dépit par le silence.

– Je m’en veux tellement. Je suis maudite.

– Madame, il n’y a pas plus d’enfer que de paradis, sinon ici ; le juge suprême, c’est votre conscience. Vous n’êtes pas maudite, vous êtes malheureuse.

– Ah, je jure que...

– Ne jurez pas, je vous en supplie. Je n’ai pas fait tout ce chemin pour mourir tel qu’auprès d’un curé... Je ne suis pas un mouton et n’ai nul besoin de pasteur... Et vous, Norbert, qu’en pensez-vous ?

– Oh moi, vous savez, je préfère ne pas penser à tout ça. Mais je crois que Christine a un conseil à requérir.

– Voilà, nous y sommes, dit Tape-à-Gaille. Eh bien demandez, cela ne m’engagera pas beaucoup...

– Je voudrais savoir ce que vous feriez à ma place...

– À votre place ? Mais c’est impossible, je n’ai jamais été à votre place, comment voudriez-vous que je vous donne le moindre avis ?...

– C’est un point précis sur lequel je voudrais votre avis. Le pectoral, iriez-vous le chercher ?

– Pour rien au monde.

– Assurément ?

– Je vous l’affirme. Rentrez chez vous, madame, cultivez des choses simples, ne vous laissez pas envahir par la colère, vivez selon les principes de la philosophie plutôt que selon le dogme. Vous trouverez le chemin, la... Dans

un suprême effort, Tape-à-Gaille avait levé un bras décharné, qu'il tendait vers la fenêtre. Sa respiration était de plus en plus faible, il était difficile de l'entendre, il murmurait à peine. Christine de Jussieu-Fronsac lui saisit la main. Elle pleurait de nouveau abondamment. Tape-à-Gaille demanda à boire, Norbert versa une petite tasse de tisane et le fit boire avec d'infinies précautions.

– Merci, dit le mourant. J'en suis au point où tout liquide a le même goût. Il me plaît de penser que je viens de boire un verre de mes chers coteaux de Meuse.

Puis, il tourna difficilement sa tête vers Christine. Il poursuivit.

– Ah Madame, oui, indéniablement, il faut vivre en paix. Au bout de chemin, il y a la lumière ! Ah, la lumière ! C'est comme l'amour, c'est le principe fondateur, la voie !

Tape-à-Gaille ne bougeait presque plus, sa voix était presque inaudible, mais les yeux du vieillard brillaient d'un éclat ravivé. Il reprit, en direction de Christine :

– Il y a encore pire que la colère, il y a la haine. C'est un tourment qui vous ronge, vous corrompt tel un acide. Le courage, c'est d'être résolu à vivre sans haine, celui qui y parvient est un homme libre... Vous m'entendez... Tape-à-Gaille releva la tête, tourna le regard vers Christine, qui lui serrait la main. Il desserra cette étreinte et porta ses deux mains en direction du plafond, les bras tendus, soupira comme s'il criait... "la lumière, la lumière...". Puis ses deux bras retombèrent, inertes.

Christine s'abîma dans les pleurs, réfugiée dans les bras de Norbert. Celui-ci la consolait autant qu'il le pouvait. Cette lamentation dura deux bonnes minutes. Enfin, lorsque la belle marquise reprit ses esprits, elle entendit une voix lui dire : "C'est fini ? Enfin, j'espère que la leçon vous a servi ; dans certains cas, il est bon de ménager ses effets. Mais cessez de braire, je ne suis pas encore tout à fait mort."

Tape-à-Gaille regarda les deux amants interloqués en souriant. “Allez, dit-il, laissez le vieil homme à son destin. J’ai mal, je suis fatigué, je désire être seul. Faites ce que bon vous semble. Demain, vous me trouverez mort, je ne tricherai plus. Vous rirez peut-être de cette dernière farce, qui n’aurait pas déplu à mes amis. Je suis le dernier à partir, vous savez ce que je désire, Norbert. Je veux qu’on ne fasse aucun mal à mon perroquet. Et je veux du vin, de la musique, à manger pour tous, et des enfants qui courent en riant.”

FIN